Document généré le 25 avr. 2024 04:56

Séquences
La revue de cinéma

Charles Binamé
« Au-delà du simple thriller politique, j'ai réalisé ce film pour faire réfléchir les gens… »

Ismaël Houdassine

Numéro 254, mai–juin 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/47287ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Houdassine, I. (2008). Charles Binamé : « Au-delà du simple thriller politique, j'ai réalisé ce film pour faire réfléchir les gens… ». *Séquences*, (254), 30–31.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CHARLES BINAMÉ
« Au-delà du simple thriller politique, j'ai réalisé ce film pour faire réfléchir les gens ... »

Que l'on admire ou pas son cheminement cinématographique, le réalisateur québécois Charles Binamé poursuit avec ***Le Piège américain*** *une œuvre qui s'attarde à décrire les contours de personnages historiques ancrés dans la psyché québécoise.* Séquences *l'a rencontré.*

ISMAËL HOUDASSINE

Dans votre dernier film, *Le Piège américain,* ***on découvre un homme hors du commun : Lucien Rivard. Un mafieux de Montréal des années 50 qui tente de faire sa place au soleil mais qui, au final, se voit suspecter de crime contre... le président des États-Unis, John Fitzgerald Kennedy !***

Ce qui m'a fasciné, c'est que ce Québécois, cet homme de chez nous, s'est vu impliqué dans un des assassinats les plus retentissants de notre histoire moderne. Il faut savoir que ce Lucien Rivard a réellement existé et que sa vie est une véritable épopée. Lorsque j'ai lu le scénario de Fabienne Larouche et Michel Trudeau, j'ai tout de suite été emballé. Le personnage, l'histoire, l'époque et toutes les imbrications possibles m'ont littéralement enthousiasmé.

Entre la fiction et l'Histoire

On le voit dans vos documentaires et vos longs métrages. L'Histoire avec un grand H vous fascine, n'est-ce pas ?

Tout à fait. L'histoire est pour moi l'outil idéal pour extirper des profondeurs les souvenirs du passé. La devise du Québec n'est-elle pas « Je me souviens » ? Il faut le dire, nous vivons sans mémoire, malgré ce que l'on peut croire. Prenons simplement l'exemple de Lucien Rivard. Personne aujourd'hui ne peut dire ce qu'il était. Il est mort dans l'indifférence la plus totale. Et pourtant, cet homme était un intermédiaire entre la mafia corse et la mafia américaine. Il a fait de la prison à Cuba. Aux États-Unis, les autorités voulaient l'extrader mais en vain. Ses relations avec des membres influents du gouvernement canadien l'ont sauvé de la justice, mais ils n'empêcheront pas le scandale d'éclater. De nouveau au pénitencier, le voilà qu'il s'évade avec un de ses acolytes de la prison de Bordeaux. Finalement, il sera arrêté cinq mois plus tard et purgera une longue peine d'emprisonnement aux États-Unis pour contrebande d'héroïne.

Les perdants, les écorchés vifs vous captivent. Dans vos films, les héros n'en sont pas vraiment.

Mes héros sont des antihéros. Derrière les perceptions d'horreur ou de mal chez un individu, il y a avant tout un homme. Je crois que derrière tout acte, aussi répréhensible qu'il soit, il existe un être humain qui souffre. Les gens ne se définissent pas aussi facilement. Il existe un contexte, un environnement. Tout cela à sa part de responsabilité dans ce que nous sommes et ce que nous devenons. Dans mon film **Maurice Richard**, le personnage est lié à une époque, à un Québec qui s'éveille. Au départ, la situation comportait peu d'atouts. Un joueur francophone qui évolue dans une ligue anglophone. Mais en survivant et en imposant son courage, Maurice devient éclatant. En réalisant, j'essaye de refaçonner une période de notre histoire sans la trahir et mes antihéros me permettent de donner une lecture honnête à mon travail.

Dans *Le Piège américain,* ***il est question d'enquête, de poursuites, tout cela dans une Amérique déboussolée par l'assassinat d'un de ses présidents. C'est un véritable thriller politique.***

La lecture du scénario m'a renvoyé à une époque dont on ressent encore l'onde de choc. Le meurtre de John Fitzgerald Kennedy a définitivement brisé quelque chose dans l'idée que l'on se fait tous du « rêve américain ». Sacrifier le président pour les intérêts supérieurs de la Nation, pour ceux de la mafia ou du monde des affaires demeure un acte extrêmement déstabilisant pour une démocratie. Même aujourd'hui, certains redoutent que le prétendant à la Maison blanche Barack Obama soit prochainement assassiné. Envisager un homme de couleur président des États-Unis est pour certains une idée inconcevable. Au-delà du simple thriller politique, j'ai réalisé ce film pour faire réfléchir les gens. Leur donner des pistes sur ce qui s'est passé afin de comprendre leur propre présent.

Le président Kennedy avait beaucoup d'ennemis. Les adversaires politiques, les services secrets, la mafia, le monde des affaires. Chacun d'entre eux aurait pu être l'assassin idéal. Pourtant, encore aujourd'hui, le mystère reste entier.

Effectivement, mais ne nous trompons pas. Mon film, n'est pas un film sur l'assassinat de Kennedy. Ce que j'ai voulu faire, c'est de plonger dans un univers, celui de la mafia. Il est une vérité acceptée de tous : l'argent continue de mener le monde. J'aimerais croire aux bienfaits des institutions, mais pour moi les individus restent plus intègres. Même si c'est un escroc, on s'attache à Rivard. Au fond, lui aussi, il a des principes. La mafia est un milieu de principes. C'est lorsqu'on rentre dans la peau du personnage que l'on s'aperçoit qu'il est simplement une sorte d'homme d'affaires qui interprète le monde à sa

« ... ce métier vous pousse à prendre des risques. Le jour où je ne prendrai plus de risques, je ne ferai plus de cinéma. »

manière. La politique, quant à elle, reste l'art du mensonge. Au contraire de Rivard, le politicien est pris dans un dilemme insoluble : être à la fois intègre et mensonger. Tout un défi. Pour ce qui est de l'assassinat de Kennedy, les historiens s'entendent pour dire que l'assassin présumé, Lee Harvey Oswald, n'était en fait qu'un bouc émissaire. Il n'a pu agir seul.

D'ailleurs, vous nous le montrez à Montréal distribuant des tracts communistes aux passants.

J'utilise de véritables images d'archives dans lesquelles j'insère mes personnages. Le procédé est connu. On l'a vu dans **Forrest Gump** de Robert Zemeckis. **Le Piège américain** ne se veut pas un documentaire véridique sur les événements qui se sont produits à cette époque, mais plutôt une conception, un point de vue sur les relations malsaines entre la mafia et le politique. Lee Harvey Oswald est effectivement venu à Montréal. Pour quoi faire ? On ne le saura jamais vraiment. Dans cette histoire, le vrai et le faux ne sont que des interrogations impossibles à vérifier. Le regard du cinéaste devient alors utile pour explorer de nouvelles avenues, donner un nouvel éclairage. C'est ce que j'ai tenté de faire avec ce film.

Rémy Girard et Gérard Darmon sont parfaits en mafieux. Comment choisissez-vous vos acteurs ?

Au départ, j'aime travailler avec une équipe internationale. Pour l'acteur français Gérard Darmon, l'histoire est amusante. J'avais pensé à lui dans le rôle de Mondolini, parfait dans la peau du Corse véreux. En France, c'était impossible de le contacter. Il était parti à l'étranger, nous étions donc incapables de le joindre. Quelques jours plus tard, ma femme m'appelle pour me dire qu'il est en fait ici à Montréal. Il va donner une entrevue chez Christiane Charrette. Sans attendre plus longtemps, je suis allé directement à sa rencontre après son entrevue pour lui parler du rôle. Il a accepté.

Dans votre film, on se promène beaucoup. De Montréal à Cuba, de la Louisiane à l'Indonésie.

La majeure partie des scènes sont tournées aux États-Unis. En tant que cinéaste, j'ai un rôle interprétatif, mais je prends aussi le souci d'avoir un vrai rapport historique avec le sujet que je traite cinématographiquement. C'est un devoir, une responsabilité que je me dois de respecter. Il peut se produire des miracles. Lors du tournage, nous avons retrouvé en Louisiane l'endroit où Rose Cheramie a été jetée hors d'un véhicule. Et par un incroyable hasard, le policier qui retrouve la prostituée sur la chaussée est un figurant lui-même originaire d'Eunice en Louisiane. L'équipe de tournage et moi étions très impressionnés de nous retrouver dans un lieu qui nous rattachait d'aussi près aux événements historiques.

Qui est Rose Cheramie ?

Pour la petite histoire, Rose Cheramie — de son vrai nom, Melba Christine Marcades — est la femme qui aurait tenté de prévenir les autorités du meurtre éminent de Kennedy. Le 20 novembre 1963, elle aurait déclaré dans le commissariat de police d'Eunice que deux personnes avec qui elle transportait de la drogue pour le compte d'un mafieux lui auraient révélé les projets d'attentat contre le président. C'est pour faire taire ses protestations que ces derniers auraient frappé et jeté la jeune femme hors de la voiture en marche. Bien sûr, personne ne l'a prise au sérieux puisqu'on connaît la suite.

Vous êtes un réalisateur de fictions. Vous réalisez également des documentaires. Quels sont vos projets futurs ?

Je suis loin d'avoir encore épuisé tous les sujets qui m'intéressent. Il y en a tant. Pour une prochaine œuvre, j'aimerais réaliser un film personnel, avec une histoire entièrement inventée. Quelque chose de profondément humain. Le cinéma, c'est magique. Grâce à lui, tu peux mettre le pied dans tous les possibles. D'un autre côté, ce métier vous pousse à prendre des risques. Le jour où je ne prendrai plus de risques, je ne ferai plus de cinéma.

Charles Biname (à gauche) dirigeant Rémy Girard